

Les peuples côtiers — premiers contacts avec les Portugais — de la Casamance aux lagunes ivoiriennes

*Yves Person**

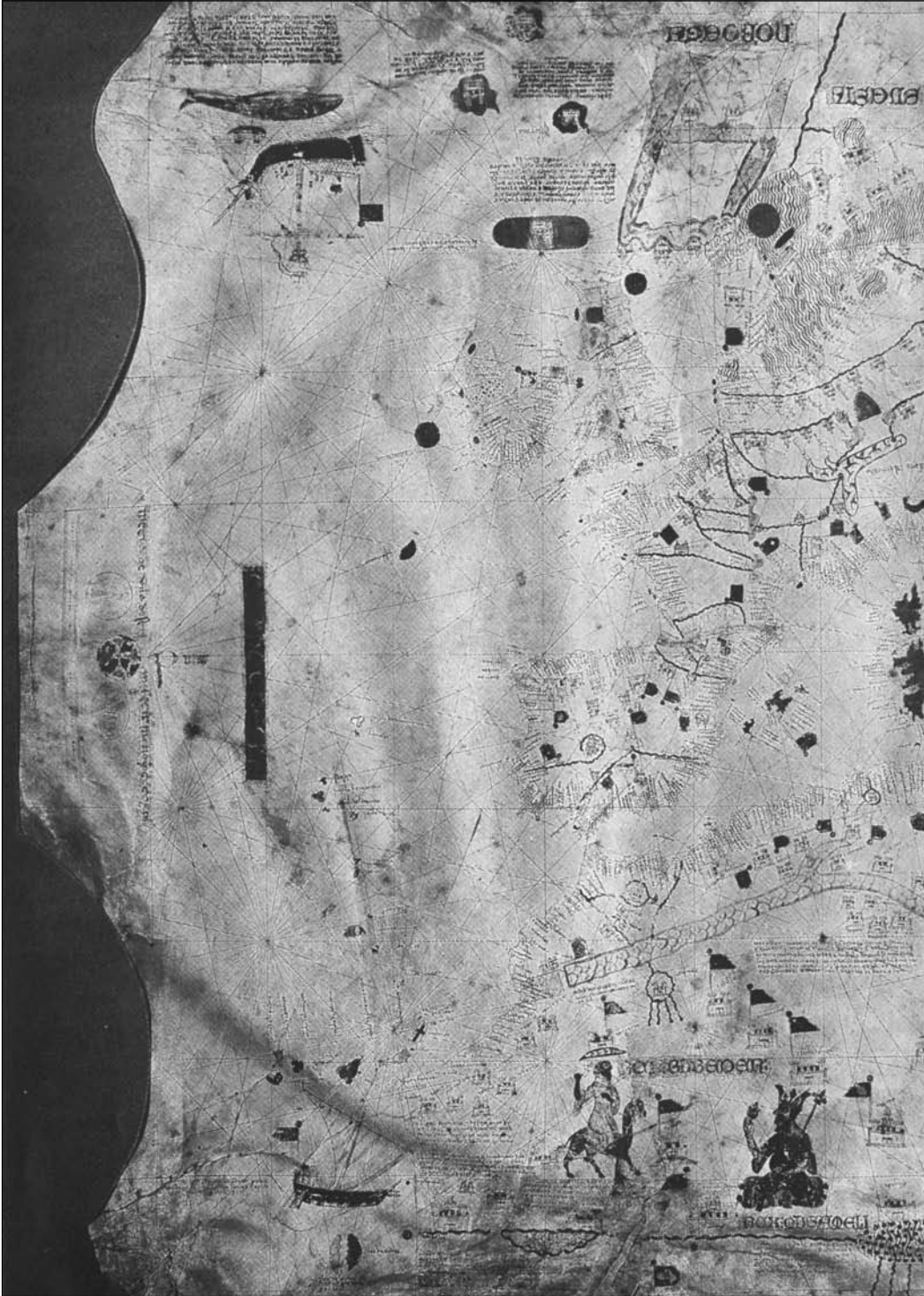
Caractères généraux de la région

Par le terme Guinée, nous désignons la côte occidentale d'Afrique depuis l'embouchure de la Gambie jusqu'au delta du Niger. C'est l'acception ancienne, synonyme d'Éthiopie ou pays des Noirs sous la plume des premiers navigateurs portugais. La Guinée supérieure englobe les pays compris entre l'embouchure du fleuve Gambie et le Bandama. Cette côte et son arrière-pays sont restés en dehors du champ d'étude des voyageurs et auteurs arabes; cependant, il est probable que, dès l'époque de Ghana, des rapports commerciaux ont existé entre la savane et ces régions couvertes de forêts.

Ce n'est pas encore la grande forêt ou forêt équatoriale, mais le milieu est très différent de la savane; une des caractéristiques de ces régions est l'émiettement de la population en un grand nombre d'ethnies.

Avec l'influence croissante des Manden, le front des migrations pousse des avant-gardes vers le sud, pays de la kola, de l'or, des esclaves et du sel. Et puis, soudain, au XV^e siècle, les rives de l'Atlantique cessent d'être le fond d'un cul-de-sac, servant seulement à la pêche côtière et aux échanges locaux. Elles constituent un second front de contact avec l'Europe, qui va bientôt faire prédominer la traite des Noirs vers l'Amérique. L'histoire de la Guinée supérieure sera désormais faite des interférences entre ces deux courants historiques, qui ne se rejoignent pas vraiment, et contre les mailles desquels

* Décédé en décembre 1982.



Portulan de Mecia de Viladestes, 1413 (carte manuscrite enluminée sur vélin). Res. Ge A 566, nég. B.N., n° E. 160.



Source: Bibliothèque nationale, Paris.

les peuples autochtones s'efforcent de jouer, multipliant les initiatives pour préserver leur identité et garder la maîtrise de leur destin.

La civilisation soudano-sahélienne, dont le Manden est l'un des foyers principaux, se constitue à partir des VIII^e et IX^e siècles, à l'initiative des sociétés paysannes autochtones confrontées aux problèmes du commerce transsaharien, récemment réorganisé à la suite de l'islamisation de l'Afrique du Nord. Un réseau de commerce à longue distance recouvre bientôt l'ensemble de la zone soudanaise et ses agents les plus connus en sont les fameux colporteurs Maninka (« Malinkés »).

Ce réseau est déjà assez organisé au XII^e siècle pour permettre l'exportation vers l'Afrique du Nord de noix de kola, denrée forestière éminemment périssable.

D'après ce que nous savons d'époques plus récentes, ce réseau s'étendait jusqu'aux lisières de la forêt où existait une zone de courtage. Au-delà, les producteurs forestiers, organisés en sociétés de type lignager, pratiquaient un commerce par relais, les marchandises étant transmises d'un groupe à son voisin, sans commerçants spécialisés. Telle est certainement l'origine du trafic des noix de kola. Durant les XIV^e et XV^e siècles, c'est certainement aussi de cette façon que se commercialisait le « poivre » de maniguette (malaquiette), qui est originaire exclusivement du Libéria méridional, mais qui gagnait l'Europe, et notamment la péninsule ibérique, à travers la zone soudanaise et le Maghreb. Ce commerce sera détourné vers la côte.

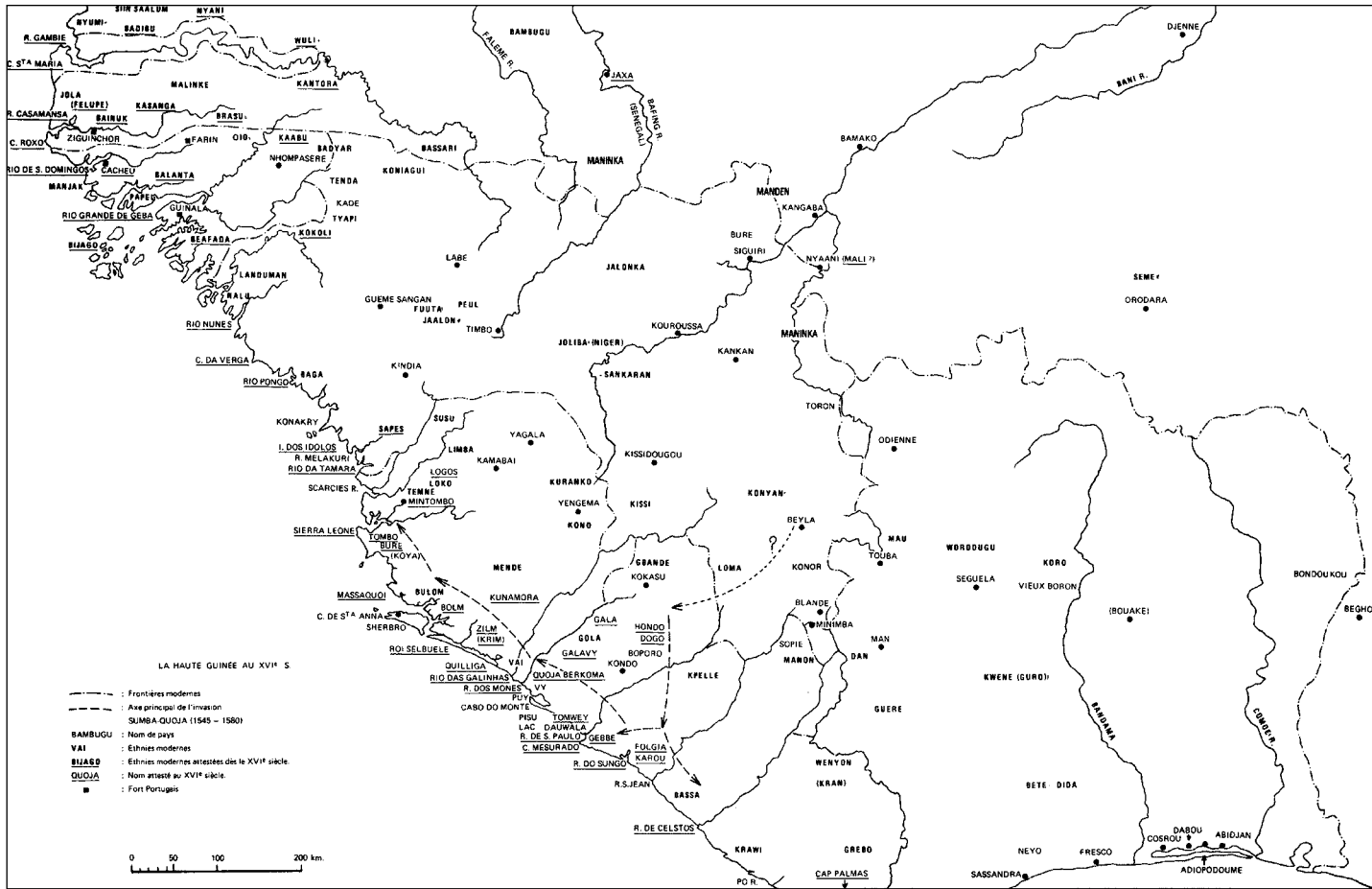
Les navigateurs portugais qui ont longé ces côtes par petites étapes entre 1450 et 1500 ont laissé dans leurs écrits une mise en place des populations qui nous sera fort utile dans la présente étude.

La côte en général est basse et marécageuse, avec des vasières très propices à la riziculture; elle est très découpée par de nombreux cours d'eau qui sortent du Fouta-Djalon pour se jeter dans la mer après quelques centaines de kilomètres de parcours.

La mer n'a pas joué un rôle de premier plan dans la vie de ces côtiers qui sont restés fondamentalement des agriculteurs; mais certains d'entre eux pratiquent le cabotage et s'intéresseront à l'extraction du sel pour le vendre aux populations de l'intérieur.

Mais tous ces produits ont surtout alimenté le commerce régional à longue distance, qui a dû s'ajuster au grand commerce avec le monde extérieur dès l'instant où l'influence musulmane a ouvert les routes du Sahara. Or, celui-ci, on le sait, repose avant tout sur la recherche de l'or soudanais, le monde méditerranéen souffrant, depuis l'Antiquité, du manque de ce métal. Secondairement, le trafic portera sur les esclaves et sur l'ivoire.

L'or ne concerne pas directement la Guinée supérieure, car les grandes zones d'exploitation lui sont extérieures, soit dans les bassins du Sénégal et du Niger, comme le Banbugu ou le Bure, soit dans celui de la Volta, dans l'Est (Lobi, Akan). Seules les mines peu importantes du Gerze (*Kpelle* en République de Guinée) se trouvent dans son domaine, mais leur exploitation ancienne n'est pas établie.



La Haute-Guinée au XVI^e siècle (carte Y. Person)

Ce sont les articles du commerce international qui attireront les Portugais en Haute-Guinée dès l'instant où la « découverte » ouvrira le second front de contact. Et, bien sûr, ce sera d'abord l'or, car, s'il n'est guère extrait de la région, il est appelé à la traverser dès l'instant où il n'est plus exporté vers le nord, mais vers les rives de la mer. Mais nous verrons que les esclaves lui enlèveront vite la première place.

Évolution des pays de la Guinée supérieure État de la recherche

Le cadre étant défini, voyons ce que nous pouvons connaître de l'évolution des peuples et de leurs cultures pendant les six siècles qui nous concernent. Le bilan ne saurait être que provisoire, car la période est trop ancienne pour la plupart des traditions orales et n'est éclairée par les documents écrits que pour le siècle final. L'archéologie, qui nous informera un jour, est pour l'instant à peine amorcée. Il faut donc recourir largement à la méthode régressive, en se fondant sur des données anthropologiques et linguistiques.

De la Casamance au mont Kakoulima

Dans le nord de la Guinée supérieure confinant à la Sénégalie, dans le lacis des bras de mer et des embouchures de la Casamance et du Rio Cacheu, on rencontre les Balante, les Joola (« Diola ») et les Felupe, tous peuples riziculteurs, vivant en communautés rurales autonomes.

Dans ce secteur, les Bainunke ou Bainunk (« Banhun » des auteurs portugais) sont considérés comme autochtones; jusqu'au milieu du XVI^e siècle, l'autorité du *Mandi mansa* (l'empereur du Mali) s'étendait sur toute cette côte¹; les Beafada (qui se disent eux-mêmes Joola) et, plus au sud, les Kokoli (Landuman ou Landuma) se constituèrent en chefferies autonomes. Au milieu du XV^e siècle, les Beafada s'étaient étendus assez rapidement jusqu'à la mer. Ils se heurtèrent aux Bijago retranchés dans leurs îles et qui, forts de leur supériorité navale, allaient s'imposer en razziant le continent jusqu'à l'ère coloniale. Les Bijago savaient construire de grandes barques capables de transporter de quatre-vingt-dix à cent vingt personnes.

Plus à l'intérieur, de la Haute-Gambie aux contreforts du Fouta-Djallon, les ancêtres des peuples tenda (Basari, Konyagi, Bedik, Bajar — « Badyar ») tenaient une vaste zone, fidèles à leur organisation en communautés rurales autonomes. Certains d'entre eux avaient participé, à la fin du XV^e siècle, aux entreprises militaires de Tengella, fondateur du royaume des Denianke. Cependant, ils opposèrent une farouche résistance

1. V. Fernandes, trad. franç., 1951, pp. 83-89.

aux tentatives de domination des guerriers fulbe («peuls») et maden. Les Tenda pratiquaient une agriculture itinérante; leurs villages étaient des campements de cultures.

Du Rio Grande jusqu'au Rio Pongo, c'est le domaine des Landuma Baya, des Nalu, des Tyapi ou Temsie, tous riziculteurs et aussi pêcheurs; leurs villages sont construits au milieu des vasières, parfois sur des digues.

Ce sont les peuples de langue mel. Dès le XV^e siècle, les trois premiers groupes sont à peu près dans leur domaine actuel: les Baya occupent les côtes de la République de Guinée depuis le Rio Nunez jusqu'au mont Kakoulima. C'est probablement sous leur pression que les Temine vont au sud de l'île de Tombo ouvrir un nouveau domaine².

Les navigateurs portugais qui ont abordé ces côtes au milieu du XV^e siècle attestent qu'elles étaient bien peuplées. Mais aussi bien chez les Felupe, les Balante que chez les Landuma, les Nalu ou les Baya on ne trouvait de vastes royaumes; ceux que les navigateurs appelaient rois étaient plutôt des patriarches ou des chefs de clan, au pouvoir très limité.

Dans sa description des côtes occidentales d'Afrique, Valentim Fernandes écrit: «Les rois de tous les villages n'ont aucune rente de leurs sujets ni de tribut, mais, s'ils veulent planter, semer ou récolter, tous leurs sujets les aident dans ce travail gratuitement; s'ils veulent construire des maisons ou clôturer, ou aller à la guerre, tous viennent également à leur appel», mais le pouvoir du roi est limité par le Conseil. «Si le roi veut faire la guerre, il réunit des anciens et forme son conseil. Si ceux-ci trouvent que la guerre n'est pas juste ou que l'ennemi est plus fort, ils disent au roi qu'ils ne peuvent pas l'aider et ils ordonnent la paix malgré le roi³.»

Ces populations étaient adeptes de la religion traditionnelle; l'influence de l'islam est nulle au sud du Rio Grande; la religion traditionnelle s'épanouit ici et les Portugais ont bien perçu le fonds commun à tous les cultes qu'on rencontre sur toute cette côte. Les habitants honorent des idoles taillées dans le bois; la grande divinité s'appelle Kru; ils pratiquent également le culte des morts: «C'est l'habitude de se faire un souvenir de tous les morts. S'il s'agit d'un homme honorable, on fait une idole qui lui ressemble, mais, s'il s'agit d'un homme du commun ou d'un esclave, la figure est faite en bois et on la met dans une maison couverte de paille. Tous les ans, on lui fait des sacrifices de poules ou de chèvres⁴...» Nous avons là la plus ancienne description des rites religieux et funéraires des peuples de la côte; les statuettes dont il s'agit sont les *nomoli* ou *pomta* (singulier: *pomdo*), taillées dans une pierre tendre, la stéatite. On les découvre aujourd'hui dans les sépultures anciennes en République de Guinée et en Sierra Leone. Les populations pratiquaient l'embaumement avant d'ensevelir les morts.

2. V. Monteil, 1966; D. Pacheco Pereira, 1956; V. Fernandes, trad. franç. 1951, pp.69-105.

3. V. Fernandes, trad. franç., 1951, p. 83.

4. V. Monteil, 1966; D. Pacheco Pereira, 1956, p.47; V. Fernandez, trad. franç., 1951pp.69-105.



*Nomoli (statues de stéatite)
de Sierra Leone
(références : MH.02.28.1 à 28.4).
Source : Musée de l'Homme, Paris.*

Plus à l'intérieur, aux confins de la Haute-Gambie et des contreforts du Fouta-Djalon, on trouve les Tenda (Basari Konyagi, Bedik, Bajar). Ils contrôlent un vaste territoire où ils vivent en communautés rurales autonomes, très jaloux de leur indépendance. À la fin du XV^e siècle, entre 1490 et 1512, plusieurs d'entre eux participèrent aux guerres de Tengella, le conquérant pular (« peul »), fondateur dans le Fouta-Toro du royaume des Denianke⁵.

Du mont Kakoulima au pays Kru

Au sud du mont Kakoulima commençait le domaine des Temne (ou Temine), descendants des Sapes; aujourd'hui, on n'en garde plus qu'un vague souvenir en République de Guinée; en effet, les Temne sont concentrés actuellement en Sierra Leone. À côté d'eux se trouvaient les Limban, les Bulu et en arrière, vers l'intérieur, les Kisi; Bulu et Kisi parlent la langue sherbro.

Comme les précédents, ces peuples sont organisés en lignages et en villages autonomes. Leur structure politique est dominée par des sociétés à masques ésotériques qui régissent l'initiation, comme le *simo* au nord, chez les Baga et les Landuma. Les Portugais n'ont noté aucune différence particulière entre ces populations côtières. Chez les Bulu comme chez les Temne, les villages sont nombreux; ils comptent généralement entre 150 et 300 habitants; nos informateurs mentionnent chez les Bulu des agglomérations de 1 000 à 3 000 habitants. Chaque village a son patriarche (*bai*). La culture du riz était très développée sur toute la côte; à la fin du XV^e siècle, les Portugais transportaient vers le nord la production excédentaire des régions de Sierra Leone.

Les Bulu, comme les Bijago, faisaient de grosses embarcations et se livraient à une pêche particulièrement fructueuse; ils développèrent la sculpture sur bois et furent aussi d'excellents ivoiristes; les Portugais leur commandèrent souvent les œuvres d'art (cuillères, salières, etc.).

À une époque non exactement déterminée, mais qui pourrait se situer au XIII^e ou au XIV^e siècle, la langue et la culture temne se sont diffusées, un peu en arrière de la côte, du nord-ouest du Fouta-Djalon jusqu'à la Rokel en Sierra Leone. À l'arrivée des Portugais, ils tiennent encore la région depuis la hauteur de Conakry mais déjà l'avant-garde des Manden, les Sosoe (Soso ou Susu du Fouta-Djalon), tendent à les repousser vers le sud. Malgré les Portugais, qui parlent d'« empire de Sapes », il n'y a jamais eu d'État structuré, mais un ensemble de chefferies ou lignages unis par une communauté de cultures. L'archéologie nous éclairera sans doute un jour sur leur ancien mouvement vers le sud, qui ne doit pas être interprété, selon le vieux concept des migrations, comme un déplacement brusque et massif, mais comme une lente diffusion culturelle durant sans doute plusieurs siècles.

5. Voir le chapitre 7 de ce volume.



*Ivoire africain représentant navire et guerriers portugais
— vue d'ensemble
— détail.*

*Source : Afro-Portuguese ivories de William Fagg,
Londres, 1970 (photos : Werner Forman Archive).*



*Trompe d'ivoire
avec scène de chasse.*

*Source : Afro-Portuguese ivories de William Fagg,
Londres, 1970 (photos : Werner Forman Archive).*

Sur la côte, au-delà du domaine temne et bulu, nous rencontrons les peuples kru, dont le domaine s'étend jusqu'au bras du Bandama dans un milieu essentiellement forestier, qui était certainement très peu pénétrable jusqu'au XVI^e siècle. Pour la période considérée, on ne peut pas dire grand-chose de ce groupe, remarquablement original du point de vue du linguiste comme de l'anthropologue. Cependant, comme les Nalu, les Landuma, les Baga et les Bulu, ils menaient une pêche active le long des côtes et pratiquaient une agriculture qui était moins développée que celle de leurs voisins du Nord. Le riz, reçu peut-être des Manden de l'intérieur, était alors peu répandu. Leur domaine était plus étendu qu'aujourd'hui et mordait notamment sur la savane, vers Séguéla, où ils cédèrent la place aux Maninka à partir du XVI^e siècle. Dans tous les cas, au XV^e siècle, les Portugais trouveront Bassa et Kru bien installés sur les côtes.

L'influence de la savane

Si nous observons à présent le front de contact soudanais, il met en cause essentiellement les Manden («Mandingues»), les Fulbe («Peuls») n'intervenant que marginalement à la fin de notre période. Les Manden du Sud, très anciennement en contact avec les populations étudiées, ont vu leur culture fortement influencée par les Fulbe. Du XIII^e au XIV^e siècle, les Manden n'ont cessé de progresser vers la mer, entre le Rio Grande et les côtes de Libéria.

Les *Manden*, c'est-à-dire l'ensemble des peuples parlant les langues maninka, bambara et jula, etc., forment le noyau du monde manden et leur personnalité historique s'est imposée au XIII^e siècle quand ils ont construit le célèbre empire du Mali. Ils s'intéressent à la Guinée supérieure de bonne heure.

Les Manden (principalement Maninka et les Bambara) sont organisés en grands lignages patrilineaires, regroupés en villages et ceux-ci en *kafu* ou *jamana*, c'est-à-dire en petites unités territoriales de caractère étatique, qui ne sont sans doute pas antérieures à l'empire du Mali, mais dont la permanence est remarquable. Au niveau des villages, la vie politique est soutenue par de grandes sociétés d'initiation (*joŋ*). L'islam, minoritaire mais indispensable, parce qu'il est lié au commerce à longue distance, est partout présent.

La différenciation sociale est relativement poussée et la tradition d'organisation étatique comme superstructure levant un tribut sur les *kafu* est à peu près généralisée.

Axé sur le Niger, l'empire du Mali, qui a subsisté jusqu'à la première moitié du XVII^e siècle, était orienté vers l'immensité des savanes et le contrôle du commerce transsaharien. Le commerce à longue distance, surtout celui de la kola et des esclaves, devait l'intéresser aux routes du Sud, jusqu'à la lisière de la forêt, mais il ne semble pas qu'il ait été établi un contrôle politique continu au-delà d'une ligne allant de Kouroussa à Kankan (dans l'actuelle République de Guinée) et Odienné (dans l'actuelle

République de Côte d'Ivoire). Cependant, les souverains ont eu constamment le souci d'entretenir de bonnes relations avec les chefs de la région forestière.

Mais, à l'est du Fouta-Djalou, qui paraît avoir toujours échappé à l'autorité du Mali — car ses plateaux de grès stérile étaient difficilement accessibles tant que n'existaient pas d'interventions maritimes —, c'est en dehors du cadre impérial que paraît s'être effectuée l'expansion maninka dans cette région. Dans les zones les plus proches de l'empire, il semble qu'une lente expansion de paysans encadrés par des guerriers permît d'absorber les autochtones. De grands lignages nobles se partagèrent le pouvoir, sans centralisation politique en dehors d'hégémonies militaires : les Konde du Sankaran sur le Haut-Niger, au moins dès le XIV^e siècle ; les clans maninka des Kuruma et Konate du Toron, de Kankan à Odienné, au plus tard au XV^e siècle.

Plus au sud, il semble que les premiers venus fussent des Jula, qui se portèrent jusqu'à la lisière de la forêt en quête de kola, d'or et sans doute, dans l'ouest, de malagouette ainsi que d'esclaves. Vers l'est, hors de la zone étudiée, ils avaient atteint le golfe de Guinée, avant les Portugais, vers la Gold Coast (Ghana). Avec eux apparaissaient les premiers noyaux d'islam. Leurs différends avec les autochtones les amenèrent ensuite à faire appel à des guerriers maninka, qui organisèrent politiquement le pays et firent venir des paysans qui assimilèrent les autochtones (Kuranko en Guinée et en Sierra Leone au moins au XV^e siècle, Konyan et Mau vers la fin du XV^e siècle, Morodugu plus tard aux XVI^e et XVII^e siècles). On a vu que certains d'entre eux percèrent jusqu'à la mer dès le XV^e siècle (Kono et Vai). Ce sont à peu près certainement les Kamara du Konyan qui furent à l'origine de la grande invasion somba qui déboucha sur la côte du Libéria et de la Sierra Leone en 1540-1550.

Sur le Bandama, cette grande expansion maninka allait rencontrer les avant-gardes des Jula, qui avaient reconnu dès le XIV^e siècle les routes de Djenné aux mines d'or des Akan (Begho) et au golfe de Guinée (ancien Boron, Worodugu, Koro). Dès la fin du XVI^e siècle, un débouché maritime sera ouvert de ce côté vers le bas Bandama.

Le nouveau monde des Maninka du Sud, des sources du Niger au Bandama, n'était cependant pas orienté vers la mer, mais vers le Soudan, le Sahel et le Nord, et il ne subira qu'assez tard les contrecoups de la traite des Noirs. C'est seulement à la fin du XVII^e siècle que l'influence de la mer deviendra sensible et que l'élément musulman et commerçant s'accroîtra. À ce moment, les peuples du Haut-Niger, en débouchant sur l'Atlantique bouleverseront la culture des autochtones (Soso et Temne) et ruineront les équilibres de leur propre pays⁶.

6. Voir W. Rodney, 1970, et K. C. Wylie, 1977.

Les États ou provinces manden de la côte

Des événements majeurs paraissent s'être produits au nord-ouest dès la première moitié du XIII^e siècle; ils aboutissent à la formation d'un foyer de culture maninka dans le Kaabu-Gaabu (de la Gambie au Rio Grande). L'empire du Mali, maître des zones aurifères du Haut-Sénégal et du Haut-Niger, paraît avoir imposé à l'ensemble de la Sénagambie une hégémonie qui ne survivra pas à la crise qu'il traversera un siècle plus tard. Mais, plus au sud, de la Gambie aux contreforts du Fouta-Djalon, son œuvre sera durable, car elle repose sur un peuplement nouveau et une profonde transformation des sociétés indigènes. La tradition attribue ce bouleversement à Tiramaghan Traore, général de Sunjata, qui aurait alors conquis et organisé le Kaabu. Ce grand État, qui allait survivre jusqu'au XIX^e siècle, en 1867, est d'abord le gouvernement occidental du Mali, couvrant vers l'ouest les mines d'or du Banbugu et assurant un débouché sur la mer, utile seulement pour le sel et la pêche, mais qui paraît avoir déjà fasciné les Maninka de la zone soudanaise.

Le Kaabu est entouré d'un cortège d'États vassaux parfois peuplés de non-Manden acculturés, comme les Kokoli (Tyapi), Beafada et Kasanga (Bainunk de l'Est) ou comme le royaume de Bras (Oio, sur le Rio Cocheu) ou la série de royaumes gambiens que les Portugais trouveront au XV^e siècle, de l'embouchure en amont: Nyumi, Bati (Badibu), Nyaani, Wuli. Les Balante (ou Balanta), hostiles à tout pouvoir central, se tiennent à l'écart et ne sont que partiellement soumis. Si la langue et la culture manden dominent et fleurissent jusqu'à nos jours, le système politique qui s'organise est largement autonome par rapport au centre du Haut-Niger. Fait remarquable, sous l'influence des autochtones, l'aristocratie du Kaabu adopte un système de succession matrilineaire. C'est d'elle que tire son origine le lignage des Gelowa, qui ira organiser les royaumes seereer à une date incertaine, mais certainement antérieure à l'arrivée des Portugais en 1446.

Vers la basse Casamance, le royaume vassal des Bainuk-Kasanga gardera son identité jusqu'à sa destruction par les Balante en 1830. C'est du titre de son roi (*Kasa mansa*) que les Portugais allaient tirer le nom qu'ils donneront à la rivière (Casamance).

L'événement majeur pour ces Maninka de l'Ouest sera évidemment l'arrivée des Portugais qui s'effectue entre 1446 (découverte de la Gambie) et 1456 (découverte du Rio Grande). Désormais, l'océan devient le principal front d'acculturation et sa signification pour l'empire du Mali se transforme complètement. La Gambie, remarquablement navigable, va rester, jusqu'au XIX^e siècle, l'une des principales voies d'accès vers l'intérieur du continent.

C'est par là que sort désormais l'or du Banbugu et même du Bure, puis bientôt des esclaves en nombre appréciable. C'est par là que, dès la fin du XV^e siècle, passent la plupart des missions portugaises se rendant auprès de l'empereur du Mali (entre 1484 et 1495, en 1497, en 1534). Dès la fin du XV^e siècle, une alliance est esquissée contre les Denianke de Tengella qui

menacent cette route en conquérant le Haut-Sénégal à partir du Fouta-Djalon. La menace s'éloignera, les Denianke s'étant fixés dans le Fouta-Toro. Cependant, la consolidation du royaume seereer du Saalum, au début du XVII^e siècle, fera passer sous son autorité des États maninka du nord de la Gambie, du Nyumi au Nyaani. Ils vivront ensuite jusqu'au XVIII^e siècle au rythme de la traite esclavagiste.

Le Kaabu ne maintiendra plus son autorité qu'au sud du fleuve (Kantora) et s'efforcera de communiquer directement avec les Portugais, plus au sud, par le Rio Cocheu et le Rio Grande. Tout prouve cependant qu'en dépit des épreuves du XVI^e siècle il restera pourtant fidèle à l'empire du Mali diminué, amputé de ses dépendances sahéliennes, mais toujours vivant, contrairement à ce qu'on a longtemps affirmé. On peut sans doute préciser la date où a pris fin cette liaison historique. Des recoupements sérieux portent à croire que le Banbugu, avec ses mines d'or, est resté dans la dépendance du Mali jusqu'en 1599, date de l'échec final de Mansa Mamudu devant Djenné. Il a alors été conquis (pour le compte des Denianke du Fouta-Toro qui constituent à l'époque l'empire du Grand Ful) par des renégats portugais, recrutés par le fameux Ganagoga, juif de Crato converti à l'islam et gendre du *silatigi* roi des Denianke⁷. Depuis cette date, vers 1600, toute communication devient impossible entre le Kaabu et le Haut-Niger, et le Mali va achever de se disloquer dans le quart de siècle suivant⁸.

Plus au sud, l'arrière-pays des Sapes était occupé par l'immense massif gréseux du Fouta-Djalon dont les larges plateaux, coupés de profondes vallées, sont infertiles mais propices à l'élevage en raison de leur climat. Depuis une époque non encore déterminée, ce pays est le domaine de deux peuples étroitement apparentés : les Jalonke et les Sosoe (ou Susu), parlant des dialectes d'une même langue, le manden, très proche du maninka mais cependant distincte de celui-ci.

Fulbe et peuples du Fouta-Djalon

Les Jalonke, occupant le nord et l'est du massif, et s'étendant vers l'est jusqu'au pays de l'or, le Bure, ont une civilisation de type manden et étaient traditionnellement organisés en lignages patrilinéaires, villages et petites chefferies, analogues au *kafu*. Ils devaient être au moins partiellement soumis au Mali, pendant les grands siècles de l'empire, jusqu'aux troubles de la fin du XV^e siècle et les Jalonke du Haut-Niger sans doute jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

À l'ouest et au sud du massif, les Sosoe (ou Susu) paraissent, au contraire, avoir vécu à part en petits groupes et transformé leur culture sous l'influence des peuples mel. C'est ainsi que leur organisation poli-

7. A. Teixeira da Mota, 1969, voir également A. Donelha, 1977, traduit par A. Teixeira da Mota, p. 268-269.

8. Voir chapitre 7 de ce volume.

tique, beaucoup moins structurée, donnait une grande place à la société d'initiation du *simo*, d'origine temne ou бага. Cependant, leur langue s'imposa peu à peu aux peuples de la côte. À cette époque, les Baga et les Nalu étaient encore très nombreux dans les vallées du Fouta-Djalon ; ils ne quitteront ce pays définitivement qu'au XVIII^e siècle lors de la *djihād pullo* (« peule »).

Paysans et chasseurs, établis sur les franges du monde soudanais, longtemps étrangers à l'islam, les Sosoe ont dû vivre assez repliés sur eux-mêmes jusqu'au jour où deux facteurs ont rompu cet isolement et installé dans leur territoire les routes du grand commerce. Il s'agit de l'irruption des Fulbe (« *Peuls* ») et de l'arrivée des Portugais sur la côte.

Les Fulbe, pasteurs semi-nomades parlant une langue ouest-atlantique très proche du seereer, font leur entrée dans la région au XV^e siècle. Au milieu du XV^e siècle, au moment où l'autorité du Mali se retire du Sahel, des groupes fulbe (« peuls ») quittent le Fouta (dans l'est de l'actuelle Mauritanie) pour traverser le haut Sénégal et la Gambie, par un gué encore connu de la tradition. Sur les confins ouest du Fouta-Djalon, Dulo Demba attaque les Beafada, encore vassaux du Mali, vers 1450. Un peu plus tard, le groupe de Temmala (Tengella) s'installe en terre jalonke, autour de Geme-Sanga. C'est de là qu'il partira à la fin du siècle pour combattre les Maninka du Kaabu et de Gambie puis, au début du XVI^e siècle, pour conquérir le haut Sénégal et le Fouta-Toro où Koli Tengella fondera la dynastie des Denianke.

Le Fouta-Djalon ne se rattachera que symboliquement à l'empire du « Grand Ful » à la fin du XV^e siècle, mais le départ des Denianke n'a pas entraîné celui de tous les Fulbe. Ces éleveurs qui pratiquaient alors la religion traditionnelle, s'installent avec leurs troupeaux sur les hauts plateaux dans les régions de peuplement sosoe (ou susu) et jalonke. Vers 1560, ils s'unissent aux Sosoe du Benna, sur les confins de la Sierra Leone, pour arrêter l'invasion des Mane qui viennent de submerger les pays du Sud. Ils se contenteront cependant de leur position de marginal jusqu'à l'afflux de musulmans qui se joindront à eux à la fin du XVII^e siècle. Ils asserviront ensuite les Jalonke, dont le pays gardera ce nom, au cours de la guerre sainte de Karamoxo Alfa qui commencera en 1727.

C'est cependant l'arrivée des Portugais qui, en éveillant soudain le commerce côtier, va bouleverser le destin des Susu. Dès la fin du XV^e siècle, la région est traversée par un trafic intense, du fait des caravanes jaxanke (« diakhanke ») qui unissent les mines d'or du haut Sénégal (Banbugu) et du haut Niger (Bure) à la côte des rivières. Les Sosoe (ou Susu) suivent le mouvement, refoulant Baga et Temne en direction du Rio Pongo et du Benna, où ils sont arrivés dès le milieu du XVI^e siècle. Les premiers noyaux d'islam apparaissent parmi eux, mais c'est seulement à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle que l'influence soudanaise provoquera chez eux une mutation culturelle et sociale profonde, comme chez leurs voisins du Sud.

La pression manden sur les côtes — progression des Maninka

Du haut Niger au Sassandra, le front forestier est tenu par divers groupes proprement maden, comme les Kuranko ou Maninka du Sud (Konyan, Mau). De ce côté, le réseau commercial de la cola a dû être organisé très tôt par les Jula, avec une zone de courtage au contact de producteurs qu'ils considéraient tous comme les « barbares » de la forêt, qu'ils parlissent manden comme les Guro, Dan, Kpelle ou Loma (Toma), ou bien une langue mel, comme les Kisi.

Mais cette zone est très à l'écart des centres politiques du Mali et nous ignorons dans quelle mesure et à quelle époque l'autorité du Centre a pu s'y faire sentir. En revanche, nous pouvons affirmer, sans chronologie sûre, qu'une colonisation guerrière, paysanne et commerciale, a lentement mis en place le peuplement actuel, par assimilation ou refoulement des autochtones précités. Il semble bien que les grands mouvements datent des XIV^e et XV^e siècles⁹, c'est-à-dire d'une époque où le recul du Mali dans le Nord incitait les énergies à se tourner vers le Sud. L'essentiel paraît en tout cas s'être produit avant la découverte portugaise, ou sans rapport avec elle. La référence des Mane à l'empire du Mali suggère cependant que le Konyan en reconnaissait encore théoriquement l'autorité au milieu du XVI^e siècle.

À l'est du Haut-Niger, le peuplement du Sankaran et du Toron, au contact des Kisi et des Toma, remonte sans doute au XIV^e siècle. Bien que plus récent, celui du Konyan et du Mau (à Touba, en République de Côte d'Ivoire) doit remonter au moins à la fin du XV^e siècle si l'on veut que l'invasion mane soit intelligible. Il faut souligner l'importance de ce haut plateau, salubre et favorable à l'élevage, entouré de montagnes qui dominent au sud la forêt équatoriale, à courte distance de Monrovia et de Freetown. Sa position suggérait une percée vers la côte dès l'instant où celle-ci prenait de l'importance commerciale. Or, ce pays est peuplé de clans maninka, sous l'hégémonie des clans kamara et dyomande, dont l'ancêtre légendaire, Feren-Kaman, a refoulé ou assimilé des autochtones kpelle. Par la suite, ces hautes terres ont attiré de nombreux clans pullo, surtout au XVII^e siècle, mais ces immigrants allaient adopter la langue maninka.

Mis en place face au front forestier, les Manden allaient le percer au moins à deux reprises pour gagner les rives de l'océan, dans des circonstances à vrai dire très différentes¹⁰.

9. En prenant à la lettre les généalogies, on penserait plutôt au milieu du XVI^e siècle, mais la compression avec les Keita du Haut-Niger prouve qu'il est structurellement impossible aux Maninka de remonter par ce procédé au-delà de quatre siècles. Le calcul par génération ne donnerait donc qu'une durée minimale.

10. Ce double mouvement m'avait amené, dans un travail ancien (Y. Person, 1961), à doubler à tort l'invasion mane. La première est à l'origine du clan Massaquoi et la seconde du clan Fahnbule, toutes deux dominantes jusqu'à ce jour chez les Vai (Manden du Libéria).

Les Kono et les Vai

Ce sont des Manden établis en zone forestière en Sierra Leone et au Libéria à une date antérieure à la découverte portugaise, c'est-à-dire aux années 1460. Il n'est pas exclu que leur installation remonte au siècle précédent, mais le fait que les langues kono et vai restent des langues proches du maninka plaide en faveur d'une date relativement proche.

C'est en tout cas à partir du haut Niger, sans doute du Sankaran, que des clans maninka, dirigés par les Kamara, et donc apparentés, comme le confirme la tradition, à ceux qui allaient par la suite s'installer au Konyan, gagnèrent la mer vers la zone frontalière Libéria-Sierra Leone. Une partie demeurée en chemin pour constituer le peuple kono, sur de hauts plateaux salubres, analogues au Konyan¹¹. Les autres, dirigés selon la tradition par Kamala le Jeune, Fangoloma et Kiatamba, atteignirent la mer vers le lac Pisu (Robertsport), où ils organisèrent le peuple vai. Les Portugais, frappés par l'importance de leurs volailles, leur donnèrent le nom de Galinas. Ces anciens Soudanais adoptèrent leur civilisation, mais ils paraissent avoir conservé une structure politique assez centralisée. De ce fait, ils allaient s'adapter assez vite au monde commercial nouveau, créé par l'arrivée des Portugais, bien que leur migration initiale ait sans doute été orientée par la recherche du sel et de la pêche. Ils allaient bientôt subir l'irruption d'autres Soudanais, les Mane, mais ceux-ci, sans doute de même origine, n'allaient pas bouleverser leurs équilibres sociaux.

L'invasion mane ou manden

La deuxième grande percée des Manden vers la mer correspond aux fameuses invasions des Mane-Sumba-Kwoja-Karu. On possède à leur sujet une documentation immense mais complexe, diverse et souvent mal étudiée. Le travail de jonction avec l'ethnographie et l'histoire des peuples modernes n'est pas encore fait, et les études, déjà nombreuses, que ces événements ont suscitées ne permettent pas encore un tableau définitif.

L'invasion mane est l'un des grands mouvements qui ont secoué périodiquement l'histoire de certaines régions d'Afrique, comme les Jaga un demi-siècle plus tard en Angola, ou les Zulu au XIX^e siècle. Tous ces mouvements ont davantage bouleversé les institutions et les relations entre hommes que la carte ethnolinguistique. C'est le cas de l'invasion mane, qui a joué sur ce plan un rôle moindre que celle des Vai, bien qu'elle ait sans doute étendu le domaine de la langue manden du Sud et soit sans doute à l'origine de l'ethnie loko. Mais elle a surtout contribué à diffuser des institutions politiques centralisées et à étendre le réseau du commerce soudanais à longue distance.

11. *Kono*, en manden, veut dire attendre. Selon la tradition de Fadama (centre de traditions manden), ces immigrants ont été ainsi appelés parce qu'ils étaient en position d'attente, mais, n'ayant reçu aucune nouvelle de l'avant-garde, ils demeurèrent en place sur les hauts plateaux de Sierra Leone.

Bien que certains, comme le professeur Hair¹², paraissent encore en douter, il paraît évident que l'invasion mane a été lancée au départ par des Manden familiers du commerce à longue distance et des routes de l'or de l'Est (allusion à une guerre contre El Mina). Comme leur mouvement surgit plus de quatre-vingts ans après la découverte portugaise, on peut admettre que le désir d'ouvrir une route commerciale directe avec la côte n'y a pas été étranger. Supérieurs par l'organisation politique et militaire, les envahisseurs étaient cependant peu nombreux et peu adaptés au milieu forestier. Ils n'ont donc réussi qu'en mobilisant de proche en proche les vaincus et en faisant boule de neige, si bien qu'ils n'ont vite été qu'une infime minorité, portée par la puissance du mouvement qu'ils avaient déclenché. Ainsi s'explique la dualité qui a, d'emblée, frappé les observateurs portugais.

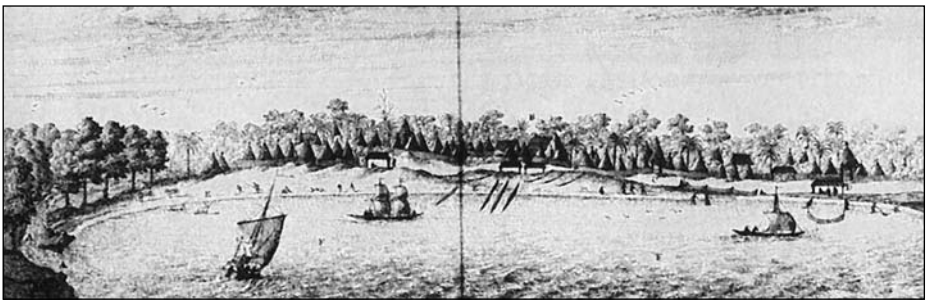
Les îles du Cap-Vert

Terres arides et désertes, les îles du Cap-Vert furent d'abord colonisées dès 1462, sur le modèle de Madère, mais firent retour dès 1484 à la couronne. Dès le début, leur capitale s'établit à Santiago, l'île la plus proche de l'Afrique, où devait résider le gouverneur puis, à partir de 1535, l'évêque, dont la juridiction s'étendit à la côte du continent, du Sénégal jusqu'au cap Mesurado (Libéria).

En raison de son climat, l'archipel fut vite peuplé par une majorité d'esclaves achetés en Sénégambie et en Guinée. Plus tard, en 1582, les deux îles principales, Fogo et Santiago, comptèrent 1 600 Blancs, 400 Noirs libres et 13 700 esclaves. L'économie des îles, au XVI^e siècle, reposait sur l'élevage, la culture du coton et le tissage selon des techniques africaines. Par ailleurs, très vite, elles ne se contentèrent pas d'importer des esclaves pour leur propre usage, mais pour les expédier vers l'Amérique. Alors que São Tomé et le Kongo fournirent le Brésil, c'est vers l'Amérique espagnole que se tournèrent les îles du Cap-Vert dès les années 1530-1540. Dans la seconde moitié du siècle, on peut estimer à environ 3 000 par an les esclaves exportés de la région étudiée, en partie contre les cotonnades du Cap-Vert.

Dès l'instant où le commerce avec la côte et avec l'Amérique était en question, les caractères spécifiques de la colonisation portugaise sont à considérer. Celle-ci reposait sur l'idée d'un monopole royal du commerce, cédé à des concessionnaires pour des durées et des régions bien déterminées. La charte de 1466 avait cependant accordé aux habitants le droit de commercer avec la « Guinée du Cap-Vert », c'est-à-dire la côte jusqu'au cap Mesurado. Mais, en 1514, le code du roi Manuel interdit de se rendre en Guinée sans une licence, et à plus forte raison de s'y établir.

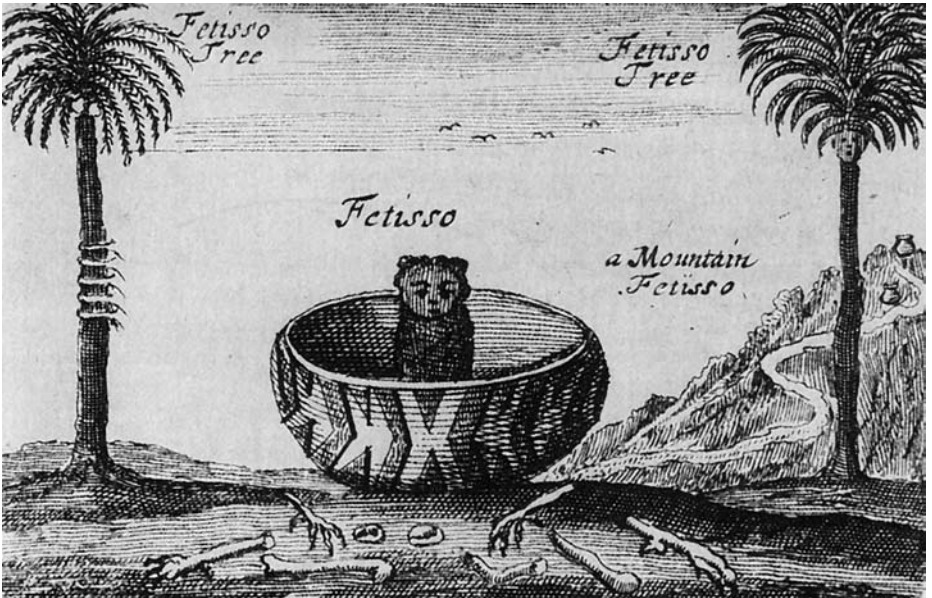
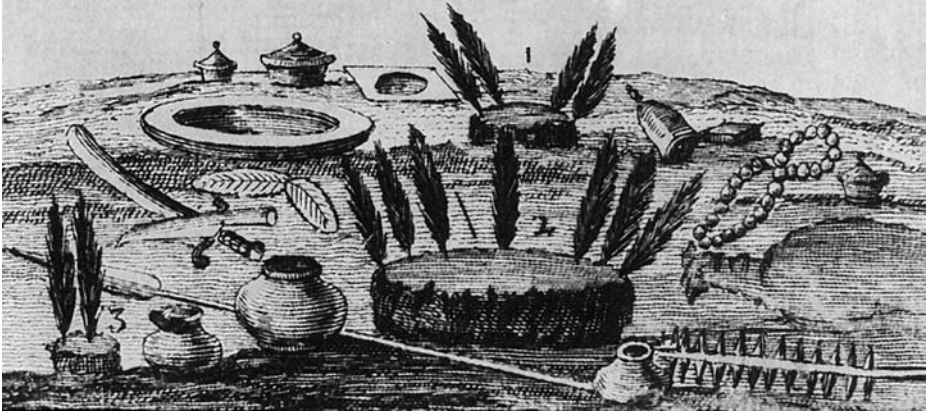
12. D. E. H. Hair, *JAH*, 1967, vol. VIII, n° 2.



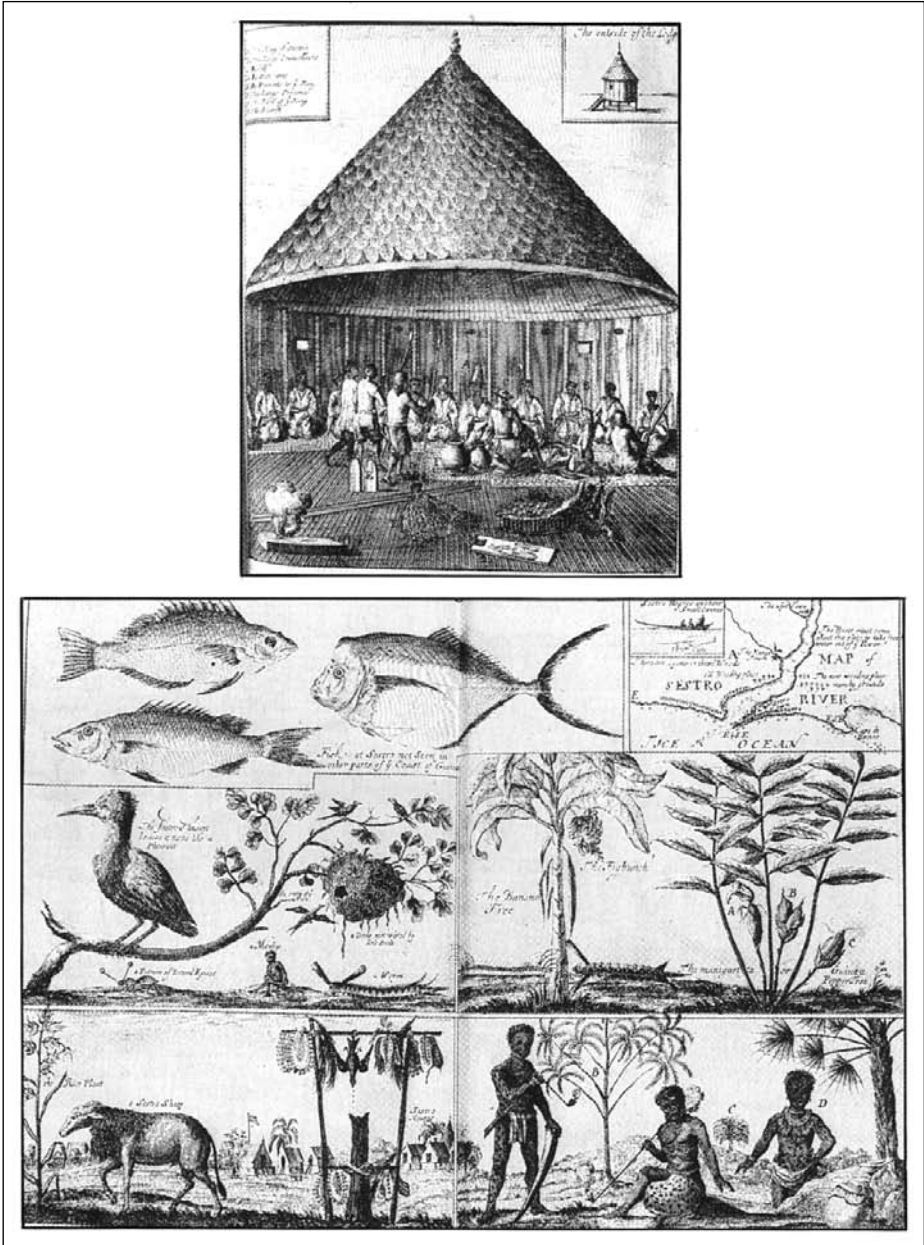
Commerçants européens en contact avec les habitants du Cayor au Cap Vert. Eau-forte. Source : Description de l'Afrique de O. Dapper, D.M., 1686, Amsterdam.

*Habitations des Noirs.
La ville noire de Rufisco.*

1. 2. 3. other Sorts of Fetissos



Fétiches.



*Le roi de Sestro (XVII^e siècle).
Faune et flore de la Haute Guinée.*

*Source des illustrations des pages 350, 351, 352 :
A Description of the Coasts of North and South Guinea
by J.Barbot, ed. H. Lintot and J. Osborne, Londres, 1740.
Photos : British Museum, Londres.*

Au début du XVI^e siècle, le grand souci des autorités portugaises était de lutter contre leurs ressortissants qui se fixaient sur le continent avec l'accord des souverains africains, s'y mariaient et s'imposaient comme intermédiaires commerciaux. C'étaient les *lançados* (de *lançar*, se lancer à l'aventure), ou les *tangomaos*, qui avaient adopté les coutumes locales¹³. En 1508, un décret spécial visait ceux qui résidaient en Sierra Leone. Ils furent considérés comme des criminels et beaucoup étaient certainement des marginaux, notamment des « nouveaux chrétiens », c'est-à-dire des juifs convertis de force.

Conclusion

Les pays de la côte offrent aux chercheurs un champ encore vierge; les sources écrites à partir du XV^e siècle sont fournies par les navigateurs portugais; les fonds d'archives de Lisbonne viennent d'être ouverts aux chercheurs. Les travaux d'archéologie ont à peine commencé. L'étude de quelques traditions montre déjà que cette région n'a pas vécu repliée sur elle-même; le commerce de la cola et d'autres produits de la forêt a attiré de bonne heure les Manden, qui ont établi à la lisière de la forêt de puissantes communautés de commerçants ou des royaumes tels que le Kaabu et le Konyan. Plusieurs peuples de cette côte sont connus pour leurs œuvres sculpturales, tels les Nalu, les Baga et les Bulon; la riziculture savante de ces peuples fit de cette région un véritable « grenier » pour les gens de la savane, dont les rois entretenaient, la plupart du temps, de bons rapports¹⁴ avec les chefs locaux.

13. J. Boulègue, 1968.

14. Un dicton maninka dit: « Qui veut l'huile de palme et la kola ne part pas en guerre contre le roi des Kisi. » C'est rarement que les guerriers de la savane s'aventurèrent dans cette région; les forêts et les marécages empêchaient tout déploiement de cavalerie.